

Baudelaire et Lacroix : une rencontre mal connue de deux figures littéraires du Second Empire¹⁾

Takeshi YAMAGUCHI

Albert Lacroix est un éditeur belge. Fécond et ambitieux, il est surtout bien connu des chercheurs qui s'intéressent à l'histoire littéraire de la seconde moitié du XIX^e siècle, pour le « contrat du siècle » qu'il a passé avec Victor Hugo en 1861. En enfonçant ses concurrents parisiens, ce jeune bruxellois a arraché la cession exclusive pour douze ans des *Misérables* pour la somme de 240 000 francs²⁾ ! Outre d'autres œuvres hugoliennes qui allaient suivre, il a édité, avec son associé Verboeckhoven, celles de nombreux auteurs français, parmi lesquels se trouvent des romantiques (Lamartine, Sand, etc.), des penseurs exilés (Proudhon, Quinet, Renan, etc.) et de nouveaux talents (Zola, le Comte de Lautréamont³⁾, etc.). Dans leur répertoire, on peut trouver aussi de nombreux ouvrages *belges* : des *Ecrits politiques et historiques* de Philippe de Marnix à *La légende d'Ulenspiegel* de Charles De Coster. En plus il ne faut pas oublier que la maison d'édition, Lacroix et Verboeckhoven, a créé un grand réseau de distribution et vendu ses produits partout en Europe (Paris, Leipzig, Livourne). De là, on n'hésite point, encore aujourd'hui, à affirmer qu'« Albert Lacroix est indéniablement le plus grand éditeur que la Belgique ait connu depuis son indépendance⁴⁾. »

C'est en septembre 1863 que le nom de Lacroix a apparu pour la première fois dans la correspondance de Baudelaire. A cette époque-là, suite à la faillite de son ami Poulet-Malassis, l'éditeur des *Fleurs du mal*, Baudelaire avait eu l'idée d'aller en Belgique, à la recherche d'un nouvel éditeur pouvant acheter ses œuvres critiques. Or, à l'occasion de son « expédition » belge, il avait trois grands buts à exécuter : donner des conférences au Cercle artistique et littéraire pour quelque argent, écrire des articles inspirés de son voyage et de sa visite des peintures flamandes dans l'*Indépendance belge*, et s'entendre avec Lacroix pour lui vendre ses œuvres critiques. Dès le début, le poète confie à son entourage que ce dernier but est « le vrai, [...] ; il s'agit de vendre et de bien vendre à M. Lacroix, éditeur belge, trois vol[umes] de *Variétés*.⁵⁾ » Si nous nous référons à la biographie du Baudelaire en Belgique, il est évident que l'on ne peut pas comprendre ses mots sans avoir étudié la relation que ce dernier entretenait avec Lacroix.

Malgré cette nécessité, il y a peu de chercheurs encore aujourd'hui qui s'intéressent à ce sujet car l'éditeur a toujours refusé et même négligé le poète. En effet, l'attitude de Lacroix était tellement froide que la colère a fini par prendre possession de Baudelaire. Et pour ce qui concerne la rencontre de nos deux personnages, Poulet-Malassis écrira pour défendre son ami mort : « Lacroix n'a

pas daigné s'y rendre. Il n'a jamais voulu rencontrer Baudelaire sous aucun prétexte, et s'est conduit toujours à son égard de la façon la plus sottement grossière. Baudelaire l'avait en horreur et il y avait de quoi.⁶⁾ » Certes, cette expérience amère a amené le poète à éprouver de la déception, de la fureur et même de la haine. Mais, comme on le sait bien, il a tenté d'écrire un livre sur la Belgique et les Belges animé par des sentiments négatifs et a laissés les pages violentes de *Pauvre Belgique !*

Le but de cet article consiste à mettre en lumière la relation entre Baudelaire et Lacroix, encore peu connue jusqu'à maintenant mais indissociable de la genèse des textes de *Pauvre Belgique !* Dans les chapitres qui suivent, nous allons d'abord retracer ce qui s'est passé entre nos deux personnages, étudier ensuite les travaux de Lacroix comme éditeur aussi bien que comme homme politique et enfin éclairer comment Baudelaire a surveillé et poursuivi Lacroix pendant son séjour en Belgique.

I. De la colère à la haine

C'est le 24 avril 1864 que Baudelaire est arrivé en train à Bruxelles. « Dans une ville qu'on ne connaît pas », écrit-il dans un billet qui est censé avoir été écrit juste après son arrivée, « tout est beau et excitant⁷⁾ ». Nous pouvons imaginer que le poète français a profité d'un moment de détente comme étranger, mais nous verrons ces joies se perdre rapidement au fur et à mesure de ses contacts avec les Belges.

Huit jours plus tard, le 2 mai, Baudelaire a donné sa première lecture au Cercle artistique et littéraire et jusqu'au 23 il en a prononcé quatre autres qui traitaient de Théophile Gautier et du *Paradis artificiel*⁸⁾. Sa première lecture sur Delacroix a obtenu un certain succès, mais les suivantes n'ont pas du tout attiré l'attention du public bruxellois. Lorsque Baudelaire s'est décidé, à Paris, à venir en Belgique, il avait l'intention de gagner une certaine somme d'argent pour « cette petite affaire⁹⁾ » et voulait donner des conférences non seulement à Bruxelles mais aussi dans d'autres villes, par exemple Anvers. Cependant, à la suite de l'échec de ses lectures à Bruxelles, il n'a pu recevoir du Cercle que 100 francs pour ses deux premières séances au lieu de 500 francs pour cinq lectures. Frustré dans son attente, Baudelaire se mit à se plaindre de sa rémunération réduite :

Quel peuple ! quel monde ! Je n'avais pas de traité écrit. J'avais traité vraiment pour 100 francs par conférence. J'ai eu envie de faire don des 100 francs aux pauvres. Quel horrible monde !¹⁰⁾

Ce que nous devons remarquer ici, c'est que dans cette lettre à Ancelle datée du 27 mai, Baudelaire dirige déjà une attaque contre le « peuple » ou le « monde » qui lui fait face. D'autre part,

dans une autre lettre de la même date, il écrit à son ami Manet, en se présentant comme « victime » des « Belges » :

Les Belges sont bêtes, menteurs et voleurs. J'ai été victime de la plus effrontée supercherie. Ici la tromperie est une règle et ne déshonore pas. Je n'ai pas encore abordé la grande affaire pour laquelle je suis venu ; mais tout ce qui m'arrive est de bien mauvais augure ; — sans compter que je passe ici pour un affilié de la police française. — Ne croyez jamais ce qu'on vous dira sur la bonhomie belge. Ruse, défiance, fausse affabilité, grossièreté, fourberie, oui¹¹⁾.

Nous pouvons facilement observer ici le même ton de malédiction qu'il appliquera plus tard dans son livre connu sous le titre de *Pauvre Belgique !* et finalement intitulé *La Belgique déshabillée*. En effet, c'est quelques jours plus tard qu'il parle pour la première fois de ses écrits sur la Belgique, et encore une dizaine de jours plus tard qu'il confie à sa mère son projet d'en faire un livre¹²⁾.

Ainsi finit mal la première aventure que Baudelaire avait appelée « petite affaire ». Certes il a échoué dans son projet d'obtenir le gain prévu, mais il lui restait une autre affaire plus importante, celle qu'il nomme « grande affaire » dans la phrase que nous avons soulignée plus haut. Mais cette « grande affaire », qu'est-ce qu'elle signifie ? Il va sans dire qu'il s'agit de s'entendre avec Lacroix pour lui vendre ses *Variétés* en trois volumes. C'est pour cela que le poète a demandé à Hugo de servir d'intermédiaire pour entrer en contact avec l'éditeur des *Misérables*, qu'il a choisi comme sujet de lecture Delacroix, Gautier et les excitants présentés dans son *Paradis artificiel*, et qu'il a enfin écrit constamment à Lacroix pour l'inviter à toutes ses lectures au Cercle littéraire et artistique.

Or, Baudelaire avait-il totale confiance dans les Belges et Lacroix ? Nous croyons que non car, dès avant son départ pour la Belgique, il avait déjà dit à sa mère : « je me défie des Belges¹³⁾ » et il avait aussi entendu dire que Lacroix et son associé étaient « des gens sans intelligence et très avarés¹⁴⁾ ». En outre, bien que Baudelaire ait écrit chaque fois à Lacroix pour l'inviter à assister à ses lectures, il n'a envoyé à cet éditeur que des billets très formels et plutôt ordinaires. Voici un exemple de sa lettre d'invitation à Lacroix :

Monsieur,

Je vous serai très obligé de vouloir bien assister, aujourd'hui mercredi, 11, à ma conférence sur Théophile Gautier, au *Cercle artistique*.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien distingués¹⁵⁾.

Ainsi est-il possible que Baudelaire ait pronostiqué dans une certaine mesure la réaction

défavorable de Lacroix ? Cependant, le refus de ce Bruxellois devait dépasser la supposition de Baudelaire : en effet, selon le poète, Lacroix a négligé cinq fois son invitation. Le poète parle à sa mère de sa « triste épopée » :

Maintenant voici le récit de ma triste épopée (triste jusqu'à présent) et tu pourras juger s'il y a de ma faute.

Je suis venu pour *un libraire*, pour lui offrir 3 vol[umes] pour cinq ans, et pour lui en demander 20 000 francs ou le plus gros prix possible par édition, supposant une série d'éditions.

Les cinq conférences n'ont été données que pour lui. Il a reçu cinq invitations ; il n'est pas venu¹⁶⁾.

Il est clair maintenant que les cinq conférences données par Baudelaire constituaient une propagande organisée pour séduire Lacroix et que cette tentative a été un échec total par l'absence de l'éditeur belge. Mais, cette « triste épopée » ne finit pas encore : à l'aide de ses amis, Baudelaire a pu trouver l'occasion de donner sa sixième lecture dans le salon d'un collectionneur belge, Prosper Crabbe. Nous savons aujourd'hui que Lacroix n'est pas venu cette fois non plus et qu'il n'y a eu, pour cette dernière lecture, que dix auditeurs dont l'un était l'associé de Lacroix : Verboeckhoven¹⁷⁾. Quelques jours plus tard, Baudelaire est passé chez Lacroix en plaçant sa confiance dans ce Verboeckhoven, mais le poète n'avait plus l'intention de s'adresser à Lacroix lui-même :

Je n'ai pas voulu voir Lacroix, un homme qui a résisté à *six fois* invitations, et qui ne m'a pas envoyé d'excuses. Je suis passé tout à l'heure devant lui, dans son bureau, sans le saluer, et je n'ai causé qu'avec son associé Verboeckhoven, le fils du fameux peintre belge.

[...] — Je suis convaincu, je ne peux pas m'ôter de la tête que ce Lacroix a reçu le mot d'ordre de Paris ; ainsi j'ai des ennemis. Quel honneur ! mais bon Dieu ! pour quoi les ai-je mérités ?¹⁸⁾ »

C'est presque la seule occasion où Baudelaire a vu Lacroix dans son bureau. Le poète ne montre plus ici de bonne volonté pour négocier directement avec l'éditeur qui l'a négligé plusieurs fois. Et cette attitude têtue de Lacroix a créé un soupçon chez Baudelaire, ce dernier envisageant que l'éditeur belge faisait partie de ses « ennemis », équivalant de « la bande d'Hugo », c'est-à-dire un groupe des libéraux qui se réunissaient autour d'Hugo. Dès lors, nous pourrions voir que, dans la correspondance de Baudelaire, le nom de Lacroix est toujours lié au mot d'« imbécile ». En parlant du caractère de son livre sur la Belgique, *La Belgique déshabillée*, Baudelaire qualifiera plus tard le progrès de son temps « *le paganisme des imbéciles*¹⁹⁾ ». Chez lui l'homme imbécile a alors le culte du progressisme qu'il a détesté.

Baudelaire n'a finalement pu conclure le contrat avec la maison Lacroix. Il n'a jamais oublié ce que Lacroix lui avait fait et sa haine pour l'éditeur belge ne cessera de grandir. Rappelons-nous un des poèmes des *Fleurs du mal*, « Le tonneau de la haine », dans lequel Baudelaire explique, en contraste avec « les buveurs heureux » dormant finalement, que le sentiment de haine n'est jamais effaçable : « Et la Haine est vouée à ce soir lamentable/ De ne pouvoir jamais s'endormir sous la table²⁰⁾. » Ayant échoué à sa grande affaire, Baudelaire est resté en Belgique aussi longtemps que sa haine l'y a retenu.

Nous allons observer, dans le chapitre suivant, la cible de la haine de Baudelaire : Albert Lacroix lui-même.

II. Du côté de Lacroix

Lacroix est né dans une famille bourgeoise de Bruxelles en 1830 et il a étudié la philosophie, la littérature et le droit à l'Université de Bruxelles fondée en 1843 ; en d'autres termes, il est venu au monde l'année de l'indépendance de la Belgique et il a été étudiant de la première université laïque de son pays. Satorius écrit dans son étude biographique de Lacroix : « L'homme était certes un produit de son époque, mais il était aussi un personnage étonnamment actuel. C'était un esprit cultivé, un poète, un rêveur, mais aussi quelqu'un de dur en affaires, méprisant public et auteurs, ne se fiant qu'à son jugement et écrasant de sa personnalité ses associés.²¹⁾ » Il est vrai que Lacroix semble se former sous l'influence de l'atmosphère de son époque, mais nous allons découvrir, comme le chercheur l'a remarqué, sa personnalité distinguée.

Le nom de Lacroix était déjà connu en Belgique avant qu'il ait obtenu les droits de publication des *Misérables*. Il a été lauréat du concours universitaire en Belgique en l'an 1854-1855 avec son mémoire sur le sujet imposé : l'influence de Shakespeare sur le théâtre en France. Il nous semble que c'est un bon exemple pour bien comprendre le caractère et la pensée de Lacroix. Voyons d'abord un passage de l'introduction de ce mémoire qui fut imprimé et diffusé en 1865 sous le même titre que le sujet du concours.

[...] Il [= Shakespeare] descend à des détails vulgaires, il crée parfois des scènes grossières ; mais qu'importe ! dans ces scènes, dans ces détails, dans ces personnages communs, Shakspeare [*sic*] représente fidèlement la nature humaine, les faiblesses et les fautes de l'homme.

Concluons-en que Shakspeare [*sic*] ne fut si grand que parce qu'il fut libre dans son génie, et parce qu'un véritable peuple l'écoutait.

Corneille, et principalement Racine, ne sortirent pas d'un certain cercle : la société de leur époque ne l'eût pas admis ; ils devaient se renfermer dans les limites précises des lois qui réglaient le théâtre ; aussi

restèrent-ils au-dessous de la tragédie ancienne dont la leur était une réminiscence²²⁾.

Selon Lacroix, c'est sous le règne de Louis XIV au XVII^e siècle que le théâtre français s'établit avec des auteurs classiques tels que Corneille et Racine, et depuis cette époque de l'absolutisme que des auteurs français démocratisent leur art théâtral par l'introduction de cette liberté de l'art de Shakespeare dans leur tradition de tragédie pour réaliser le théâtre populaire au XIX^e siècle, où Hugo et Sand incarnent le mieux l'idéal du théâtre libre et populaire. L'argument de Lacroix dans son étude de 350 pages, consiste dans la nécessité de la liberté dans l'art, et il pense aussi que la marche de démocratisation dans l'art progresse avec la libération de l'homme et de la société en France. Selon lui l'histoire de réception de Shakespeare de Voltaire aux Hugos (Victor et son fils François-Victor) n'est que celle du développement de libéralisme littéraire en France. Pour Lacroix le progrès dans l'art est étroitement lié à celui de la société.

Comme on le sait, l'étude de Lacroix sera consultée par Hugo quand il écrira *William Shakespeare*²³⁾. Mais l'idée progressiste du jeune étudiant a fait hésiter le jury du concours universitaire à le sélectionner comme lauréat. Bien que Lacroix ait finalement remporté le premier prix et publié son mémoire, il a cessé de continuer ses études académiques. Après avoir hérité de la librairie de son oncle Van Meeren²⁴⁾, il a enfin créé avec ses associés A. Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie} en 1861.

Nous avons déjà présenté, au début de cet article, une partie du répertoire de cette maison d'édition, dans lequel se trouvent des noms de philosophes du siècle des Lumières, des romantiques et naturalistes français du XIX^e siècle et des Flamands du Moyen Age en tant qu'ancêtres du peuple belge. En plus de ces noms, nous y trouvons des auteurs étrangers comme Feuerbach et Emerson, dont les œuvres ont été traduites en français. En outre, tout en s'occupant d'éditer ces livres majeurs internationaux, Lacroix a fait paraître beaucoup de brochures politiques, a participé à la rédaction de journaux et a aidé des partis libéraux en faisant la publicité de sa librairie dans leurs organes²⁵⁾. Il est clair que toute la publication de l'A. Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie} a des tendances libérale et rénovatrice, internationale et patriotique, artistique et politique ; en fait, Lacroix était à la fois gérant d'une librairie et conseiller municipal de Bruxelles.

On dit que Lacroix est « orléaniste » comme homme politique ; cela veut dire qu'il était libéral modéré et soutenait le roi Léopold I^{er}, époux de la fille du roi des Français Louis-Philippe. Un organe orléaniste bruxellois, *Etoile belge*, nous permet de connaître partiellement ses activités politiques. D'après ses articles, du printemps à l'été en 1864, il y a eu, dans le conseil municipal de Bruxelles, beaucoup de discussions sur le projet relatif à l'assainissement de la Senne et du canal, la révision du règlement sur les inhumations et le projet de réforme électorale²⁶⁾. S'intéressant à ces deuxième et troisième problèmes, Lacroix fait des propositions en séance depuis le 7 mai²⁷⁾. Nous

pouvons donc croire qu'il avait des journées très chargées à cause de son activité politique quand Baudelaire a donné ses lectures au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles du 2 au 23 du même mois.

En plus, il ne nous faut pas oublier qu'il y a eu la dissolution de la Chambre des représentants en juillet 1864²⁸⁾. Lors de cet événement qui a été causé par la mort d'un député, Lacroix a essayé de poser sa candidature aux élections du 11 août. Or Baudelaire poursuivait secrètement Lacroix même après la fin de leurs affaires. Le poète a décrit, dans la lettre à sa mère datée du 8 août, un meeting libéral auquel il avait assisté pour voir Lacroix :

Depuis le 11 juillet, il y a ici une grande agitation. La Chambre est dissoute, et l'on prépare les élections. C'est un spectacle hideux. Les ouvriers de Paris sont des princes à côté des princes de ce pays. Malgré mon dégoût, j'ai assisté à plusieurs réunions électorales. J'ai eu la joie de voir crouler la candidature de M. Lacroix, dans un club où il a été insulté, à *la flamande*, c'est tout dire, pendant trois heures. J'ai eu la bassesse de mêler mes huées à celles de ses adversaires. C'est donc enviable d'être député, c'est donc bien glorieux, puisque l'on consent à avaler de telles couleuvres !²⁹⁾

Un article de *L'Etoile belge* témoigne du fait que Lacroix a calmement retiré sa candidature dans l'assemblée générale de l'Association libérale et union constitutionnelle de Bruxelles du 3 août³⁰⁾. Nous pouvons donc imaginer que Baudelaire a participé à un autre meeting électoral. En y voyant son ennemi insulté devant le public, il a dû pousser des cris de joie ! Même après cela, Baudelaire a continué d'épier Lacroix, comme s'il avait été un véritable agent de la police française envoyé par le gouvernement de Napoléon III³¹⁾ ; tantôt il a suggéré à Verboeckhoven de publier « une nouvelle traduction de *Melmoth le Voyageur* » de Maturin et indiqué « les contresens » de la traduction de *l'Histoire de la guerre de Crimée* de Kinglake publiée par Lacroix ; tantôt il a trouvé un article sur Lacroix dans un petit journal belge³²⁾ et l'a découpé. Ainsi a-t-il épié le comportement de Lacroix tout au long de son séjour en Belgique.

Conclusion

Maintenant que nous savons que Lacroix se donnait à ses activités politiques dans le cadre du conseil municipal de Bruxelles fin avril et début mai 1864, nous pouvons dire qu'il a décliné les invitations de Baudelaire pour à cause de sa fonction. Cependant, même s'il était très occupé, n'aurait-il pas dû être capable de transmettre des mots d'excuses au poète français ? Entre Baudelaire et Lacroix il y a, nous semble-t-il, une discordance essentielle et difficile à résoudre : c'est

la différence entre eux deux concernant l'art et la moralité.

Chez Lacroix, l'art doit, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, représenter la liberté de la société humaine, et la création artistique et la moralité ne sont pas inséparables. Dans ce sens il est en fait un progressiste, qui écrit dans ses « Souvenirs d'un éditeur » : « Lamartine et Alfred de Vigny, comme George Sand, étaient les représentants de l'idéalité humaine³³⁾. » Quel est le point de vue de Baudelaire sur de Vigny? Baudelaire ne l'a jamais compté parmi des progressistes. En revanche, il pense que c'est un poète qui « a écrit un livre pour démontrer que la place du poète n'est ni dans une république, ni dans une monarchie absolue, ni dans une monarchie constitutionnelle³⁴⁾ ». Pour Baudelaire, de Vigny est un des artistes qui ont voulu distinguer l'art et la morale pour préserver sa liberté de création. Par contre il y a de faux artistes qui confondent l'art et la morale, par exemple George Sand³⁵⁾. Voici les mots critiques de Baudelaire sur elle :

Sur *George Sand*.

La femme Sand est le Prudhomme de l'immoralité. Elle a toujours été moraliste.

Seulement elle faisait autrefois de la contre-morale.—Aussi elle n'a jamais été artiste.

Elle a le fameux *style coulant*, cher aux bourgeois.

Elle est bête, elle est lourde, elle est bavarde ; elle a dans les idées morales la même profondeur de jugement et la même délicatesse de sentiment que les concierges et les filles entretenues³⁶⁾.

Monsieur Prudhomme est le personnage caricatural du bourgeois créé par Chénier. Appeler Sand « le Prudhomme de l'immoralité » en raison de « ses idées morales », serait, donc, une ironie baudelairienne. Cohérent dans son attitude à l'égard de la morale depuis sa jeunesse, Baudelaire a proféré ses injures à des moralistes, comme Sand et Hugo, surtout dans ses dernières années, et cela a même pu lui causer des problèmes un peu sérieux. Le cas de Lacroix en a été un bon exemple ; en effet, Baudelaire a publié, dix jours avant son départ en Belgique, « Anniversaire de la naissance de Shakespeare à M. le rédacteur en chef de *Figaro* », et il a mis en discussion le « vrai but » de cette fête qui, sous prétexte du trois centième anniversaire du dramaturge anglais, célébrait la démocratie auprès de Napoléon III et qui faisait en même temps la publicité de la nouveauté d'Hugo, *William Shakespeare* :

Parlons un peu du vrai but de ce grand jubilé. Vous savez, monsieur, qu'en 1848 il se fit alliance adultère entre l'école littéraire de 1830 et la démocratie, une alliance monstrueuse et bizarre. Olympio renia la fameuse doctrine de *l'art pour l'art*, et depuis lors, lui, sa famille et ses disciples, n'ont cessé de prêcher le peuple, de parler pour le peuple, et de se montrer en toutes occasions les amis et les patrons assidus du peuple. « Tendre et profond amour du peuple ! » Dès lors, tout ce qu'ils peuvent aimer en littérature a pris

la couleur révolutionnaire et philanthropique. Shakespeare est socialiste. Il ne s'en est jamais douté, mais il n'importe. Une espèce de critique paradoxale a déjà essayé de travestir le monarchiste Balzac, l'homme du trône et de l'autel, en homme de subversion et de démolition. Nous sommes familiarisés avec ce genre de supercherie³⁷⁾.

Bien que cet article ne soit pas signé, la plupart des lecteurs parisiens du *Figaro* avaient compris tout de suite que c'est Baudelaire qui en était l'auteur. Ici, comme le mot « Olympia » est une allusion au poème hugolien « Tristesse d'Olympia », il est évident que ce « lui » peut indiquer Hugo. En plus, dans « sa famille » il y a son fils qui traduisait Shakespeare et le libraire-éditeur de *William Shakespeare* était Lacroix. Ainsi l'antagonisme entre Baudelaire et Lacroix avait déjà été « prédestiné » avant leur rencontre à Bruxelles.

En effet, dès l'été 1863 où l'idée l'a gagné d'aller en Belgique, Baudelaire répète non seulement ses attentes envers Lacroix mais aussi ses méfiances sur les Belges dans sa correspondance³⁸⁾. Il nous semble qu'il y avait un aspect de pari dans son projet de voyage à l'étranger et qu'il a subi un échec par le refus catégorique de Lacroix. Cependant, presque en même temps que cet échec dans ses affaires, Baudelaire a pris la plume pour sa *Pauvre Belgique !* Dans une lettre à sa mère, il écrit, justement après avoir dit son souci sur la prépondérance de Lacroix sur son associé, Verboeckhoven : « Si je mène bien mon étude sur la Belgique, tu verras des choses fort drôles, que personne n'a osé dire³⁹⁾. » Chez lui, Lacroix n'a-t-il pas pu devenir un des moteurs qui lui permettent d'avancer son étude sur la Belgique et les Belges⁴⁰⁾ ?

Pour clore notre article, nous voulons jeter un coup d'œil sur la fin de Lacroix. La maison Lacroix-Verboeckhoven a décliné vite contre toute attente : ayant recherché son idéal dans l'édition littéraire et artistique, la compagnie est tombée dans des embarras financiers. C'est surtout le fameux *Paris-Guide* paru en 1867 pour la seconde exposition universelle qui a provoqué un problème sérieux chez la maison Lacroix : le gérant a investi une somme énorme dans ce guide à mille cent pages, dont les collaborateurs étaient « les principaux écrivains et artistes de la France » : Hugo (préfacier) et d'autres écrivains français comme Louis Blanc, Renan, Sainte-Beuve, Littré, Gautier, Violet le Duc, Quinet, Sand, Alphonse Karr, etc. Il est vrai que Lacroix avait un pouvoir absolu sur ses associés grâce à ses facultés sans pareilles, et, à cause de cela, personne n'était pas capable de le freiner dans sa compagnie⁴¹⁾.

On considère que la maison Lacroix-Verboeckhoven a fait la faillite entre 1871 et 1872. Par la suite Lacroix a habité à Paris, où Baudelaire était déjà mort en 1867. Il a traversé, « à l'instar d'un météore⁴²⁾ », le monde des lettres et de l'édition durant les années 1860 et verra la Commune de Paris. Il connaîtra même le passage au XX^e siècle puisqu'il disparut en 1903.

Notes

Cet article est rédigé sur la base du manuscrit d'une communication que j'ai faite au congrès d'automne le 11 novembre 2007 sous le titre de « Baudelaire et Lacroix ».

- 1) Nous utiliserons dans cet article les abréviations *OC I* et *OC II* pour BAUDELAIRE, *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2 tomes, 1975 et 1976 ; *CPI I* et *CPI II* pour BAUDELAIRE, *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois avec la collaboration de Jean Ziegler, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome 2, 1993 ; *BD* pour BAUDELAIRE, *Fusée, Mon cœur mis à nu, La Belgique déshabillée*, édition d'André Guyaux, Gallimard, « Folio », 1986.
- 2) DURAND, Pascal, « 1862. La Librairie internationale Albert Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie} publie *Les Misérables* de Victor Hugo », in *Histoire de la littérature belge 1830-2000*, ouvrage dirigé par Jean-Pierre Bertrand et al., Paris, Fayard, 2003, pp. 98-100. Sur la relation entre Lacroix et Hugo, voir aussi LEUILLIOT, Bernard, *Victor Hugo publie Les Misérables (correspondance avec Albert Lacroix août 1861- juillet 1862)*, préface de Jean Gaulmier, Paris Klincksieck, 1970.
- 3) Quant à la publication des *Chants de Maldoror* de Lautréamont, Lacroix les a imprimés mais il ne les a pas vendus en ayant peur de perdre sa réputation de l'éditeur des *Misérables* ; c'est Poulet-Malassis, ami de Baudelaire et éditeur des *Fleurs du mal*, qui s'en est occupé. Voir PICHOS, Claude, *Auguste Poulet-Malassis : l'éditeur de Baudelaire*, Paris, Fayard, 1996, pp. 209-210.
- 4) SARTORIUS, Francis, « L'éditeur Albert Lacroix », in *Les Éditeurs belges de Victor Hugo et le banquet des « Misérables » : Bruxelles 1862*, catalogue de l'exposition organisée à l'Université libre de Bruxelles en collaboration avec le Crédit Communal au musée Wellington à Waterloo du 18 avril au 11 mai 1986, Bruxelles, Crédit Communal, 1986, p. 15.
- 5) Lettre à Madame Aupick, 31 décembre 1863, *CPI II*, p. 342.
- 6) Lettre de Poulet-Malassis à Asselineau, 18 sept[embre 18]67, *Les Derniers mois de Charles Baudelaire et la publication posthume de ses œuvres : correspondances- documents*, présentés par Jean Richer et Marcel A. Ruff, Paris, Nizet, 1976, pp. 115-116.
- 7) Lettre à [?], [fin avril 1864 ?], *CPI II*, p. 360.
- 8) Les dates et les sujets de cinq conférences au Cercle artistique et littéraire sont comme suivants : le 2 mai : Eugène Delacroix ; le 11 mai : Théophile Gautier ; les 12, 13 et 23 mai : les excitants (*Paradis artificiel*).
- 9) Lettre à Arthur Stevens, 21 avril 1864, *CPI II*, p. 355.
- 10) Lettre à Ancelle, 27 mai 1864, *Ibid.*, p. 369. C'est Baudelaire qui souligne.
- 11) Lettre à Manet, 27 mai 1864, *Ibid.*, p. 370. C'est moi qui souligne.
- 12) Cf. Lettre à Madame Aupick, 11 juin 1864, *Ibid.*, p. 376.
- 13) Lettre à Madame Aupick, 28 octobre 1863, *Ibid.*, p. 328.
- 14) Lettre à Madame Aupick, 25 novembre 1863, *Ibid.*, p. 333.
- 15) Lettre à Albert Lacroix, 11 mai 1864, *Ibid.*, p. 367. C'est Baudelaire qui souligne.
- 16) Lettre à Madame Aupick, 11 juin 1864, *Ibid.*, p. 377.
- 17) Cette lecture a eu lieu le 13 juin 1864. Voir la lettre à Madame Aupick, 17 juin 1864, *CPI II*, p. 384. Cf. POGGENBURG, Raymond, *Charles Baudelaire. Une micro-histoire. Chronologie baudelairienne*, Paris, José Corti, 1987, p. 403 [13 IV 164].

- 18) Lettre à Madame Aupick, 16 juin 1864, *CPI* II, p. 383.
- 19) Lettre à Ancelles, 18 février 1866, *Ibid.*, p. 611.
- 20) « Le tonneau de la haine » dans *Les Fleurs du mal*, *OC* I, p. 71.
- 21) SATORIUS, Francis, *op. cit.*, p. 29.
- 22) LACROIX, Albert, *Histoire de l'influence de Shakspeare sur le théâtre français*, Bruxelles, Imprimerie de Th. Lesigne, 1856, p. xiii. Lacroix utilise toujours le vieux usage du nom propre de « Shakspeare ».
- 23) HUGO, Victor, *William Shakespeare*, introduction par Bernard Leuilliot, Paris, Flammarion, « Nouvelle bibliothèque romantique », p. 571.
- 24) Lacroix s'est marié avec la fille de son oncle. Cf. SATORIUS, Francis *op. cit.*, p. 17.
- 25) Parmi lesquels il y a *Le Libre Examen* et *L'Office de publicité* ; Baudelaire en a coupé non seulement des articles mais aussi la page de publicité de l'édition A. Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie}.
- 26) Lacroix a publié lui-même ses discours sur la réforme électorale sous la forme de brochure : *La Réforme électorale, discours d'Albert Lacroix, conseiller communal, séance du 1^{er} août 1864 ; des 19, 27 et 29 mars 1886*, Bruxelles, Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie}, 1866. Il a aussi publié beaucoup de brochures de Joseph Boniface qui était connu comme polémiste libéral et soutenait chaleureusement l'enterrement civil à Bruxelles. Sur le projet à l'assainissement de la Senne et du canal, voir *Bruxelles et le voûtement de la Senne*, catalogue de l'exposition organisée à la Bibliothèque royale de Belgique du 15 au 23 décembre 2000 et du 2 janvier au 18 février 2001, Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, 2000.
- 27) Nous pouvons trouver plusieurs fois le nom de Lacroix dans un quotidien bruxellois, *L'Étoile belge*, depuis le 5 mai au 4 août 1864.
- 28) Sur les élections de cette année, voir BARTIER, John, « Un centenaire : Les élections de 1864 », in *Libéralisme et socialisme au XIX^e siècle*, études rassemblées et publiées par Guy Cambier, Bruxelles, éd. de l'Université de Bruxelles, 1981, pp. 113-116.
- 29) Lettre à Mme Aupick, 8 août 1864, *CPI* II, p. 394. Baudelaire écrit la même scène dans les notes de son livre sur la Belgique : *La Belgique déshabillée* :

« Meeting Libéral. Tous les orateurs : J'ai dit. – Un coup de poing sur le ventre.
 Beau langagier et habile homme.
 Emphase immense ; pour rien ; – la brèche, le Drapeau, – coup de poing, écume, bave ; – l'assemblée applaudit tout, – surtout le dernier. (En quoi la sottise de ce peuple ressemble à la sottise de tous les peuples.)
 Discussions sur l'Élection la candidature Lacroix. – Portrait de Lacroix. » (*BD*, p. 239)
- 30) *L'Étoile belge*, 4 août 1864. Il existe aussi une brochure qui reproduit l'article paru dans le même journal : *Association libérale et Union constitutionnelle de Bruxelles. Compte-rendu de la séance générale du 3 août 1864. Discussion de candidatures. Discours de MM. Mayer-Hartogs, Defré, Hymans, Orts, Vanhumbeek, Goblet, etc.*, Bruxelles, T. Fleracker, Éditeur, 1864.
- 31) Depuis le 11 juin 1864, Baudelaire écrit plusieurs fois de ce faux bruit sur lui-même : « 'Tout d'un coup, le bruit s'est répandu que j'appartenais à la police française !!!!! Ce bruit infâme vient de Paris, il a été lancé par quelqu'un de la bande de V. Hugo, connaissant très bien la bêtise et la crédulité belges. C'est une vengeance à propos d'une lettre que j'ai publiée à Paris, et où je me moquais du fameux banquet shakespearien. » (Lettre à Madame Aupick, 11 juin 1864, *CPI* II, pp. 377-378. C'est Baudelaire qui souligne.) Voir aussi BARTIER, John, « La police politique de Napoléon III et la Belgique », *op. cit.*, pp. 413-429.
- 32) *BD*, p. 340. Voici un article sur Lacroix coupé dans un journal satirique, *Espiègle* (19 février 1865), et

souligné par la main de Baudelaire :

« HISTOIRE TOUCHANTE.

Un auteur timbra 2.000 exempls d'un ouvrage. Malheureusement il s'absenta pour déjeuner, et laissa son timbre.

A quelque temps de là, la maison*** faisait ses comptes. Un associé honnête voit qu'on a tiré 3.500 exempls. Il s'indigne, jette les livres sur le nez de la raison sociale, qui a le poil et la voix d'une fouine, lui poche un œil, et déclare se retirer de la société.

Que dites-vous d'une maison qui a 1.500 feuilles toutes prêtes à tirer, combien en aurait-on tirées ?

Où croyez-vous que cela se soit passé ? Dans la forêt de Bondy ? qu'importe ! Après de pareils coups, on est bien digne de s'enrichir avec les misérables. »

- 33) LACROIX, Albert, « Souvenir d'un éditeur. Lamartine », in *La Nouvelle Revue Internationale*, 1er octobre 1896, p. 441.
- 34) « Edgar Allan Poe, sa vie et ses ouvrages », *OC* II, p. 250. Baudelaire reprend plus tard ces mots sur de Vigny dans « Edgar Poe, sa vie et ses œuvres », en changeant le nom du poète pour « Un écrivain célèbre de notre temps » (*OC* II, p. 297).
- 35) Lacroix publie ses « Souvenirs d'un éditeur » dans la *Nouvelle Revue Internationale* du mois d'octobre 1896 au mois de novembre 1897. Il en consacre une grande partie à cet écrivain français et écrit : « Ce que j'aimais, dans ces pièces de Georges Sand [= *Claudie, François le Champi, le Pressoir, le Mariage de Victorine, le Démon du foyer*, et le *Comment il vous plaira*], c'était, si je puis parler ainsi, l'idéalisation du sujet traité. Je sais qu'aujourd'hui, l'on est bien loin de cette tendance à présenter sur la scène la beauté morale. Ce qu'on recherche avant tout, c'est la laideur mise à nu. Il semble vraiment qu'on prenne plaisir à étaler les dégradations de l'être humain, au lieu de faire valoir ses noblesses, ou, en tous cas, de chercher à susciter de telles noblesses dans l'âme des spectateurs, par le spectacle même qu'on leur en offre. » (LACROIX, Albert, « Souvenir d'un éditeur. George Sand », in *La Nouvelle Revue Internationale*, 22 septembre-1^{er} octobre 1897, p. 341)
- 36) *Mon cœur mis à nu*, *OC* I, p. 686.
- 37) « Anniversaire de la naissance de Shakespeare à M. le rédacteur en chef du « Figaro » », *OC* II, pp. 228-229
- 38) Par exemple, lettres à Madame Aupick, 28 octobre et 21 novembre 1863, *CPI* II, p. 328 et p. 333.
- 39) Lettre à Madame Aupick, 17 juin 1864, *CPI* II, p. 384.
- 40) Avec Antoine Wiertz et Hugo, « poète belge », nous pouvons regarder comme type de la *belgitude* Lacroix qui a été à la fois éditeur et homme politique progressistes. Sur Wiertz, voir YAMAGUCHI, Takeshi, « Rubens, Wertz et le baroque belge : Baudelaire et les beaux-arts belges » (article en japonais), in *Etudes de Langue et Littérature Françaises* (Société des études de langue et littérature françaises de l'Université de Kyoto), XXXVI, le 10 novembre 2005, pp. 33-77.
- 41) SARTORIUS, Francis, *op. cit.*, p. 27.
- 42) *Ibid.*, p. 15.